

PER OLOV
ENQUIST

Le Livre des
paraboles

UN ROMAN D'AMOUR

traduit du suédois
par Anne Karila et Maja Thrane



ACTES SUD

“LETTRES SCANDINAVES”

série dirigée par Hege Roel-Rousson

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Vient un âge où ce qu'on a gardé secret réclame d'être exprimé, où ce qu'on avait promis de taire est libéré de toute contrainte, où la proximité de la mort vous rapproche de vos devanciers, où les vieux amis – ceux de votre génération – un à un traversent le fleuve et, tel un choeur antique, vous pressent : “Raconte-nous la vie ! raconte l'essentiel !” De quoi leur parler, sinon d'amour ? “*Écris une lettre quand je serai morte*”, lui avait enjoint cette femme par qui il accéda au *lieu intime* et éprouva soudain sa liberté face aux prescriptions naïves ou coercitives du Livre saint. Mais écrire sur cette rédemption personnelle, c'est aussi faire surgir d'autres énigmes dans le sillage desquelles *le chien renifle sa propre odeur*. Voilà pourquoi ce récit, autant qu'une autobiographie prolongeant *Une autre vie* (Actes Sud, 2010), semble un palimpseste de questions posées à la mémoire, un texte hanté d'obsédants souvenirs baignés d'une clarté hallucinatoire et interrogés avec toute la sincérité d'une confession sans *faute*. En tout cas sans celle d'écrire qui, plus encore que le désir, aura sans doute été, aussi loin qu'on remonte, la plus dangereuse. Au carnet à demi brûlé qui recelait les poésies d'amour inventées ou copiées par le père mort manquent les neuf premiers feuillets. Et peu importe de ne pas savoir ce qu'ils contenaient, ni par quelle main et en vertu de quel interdit ils ont été arrachés. Il faut ici neuf paraboles pour aimer ce qu'on ne lira jamais.

PER OLOV ENQUIST

Né en 1934 dans le Västerbotten (Suède), Per Olov Enquist est l'auteur d'une trentaine de romans, nouvelles et pièces de théâtre, pour la plupart traduits en français.

Disponibles chez Actes Sud : L'Extradition des Baltes (1985), L'Ange déchu (1986), Écrits sur le sport (1988), L'Heure du lynx (1989), Le Second (1989), La Bibliothèque du capitaine Nemo (1992), Hamsun (1996), Le Médecin personnel du roi (2000), Selma (2001), Le Cinquième Hiver du magnétiseur (Babel n° 511, 2001), Blanche et Marie (2006), Le Départ des musiciens (Babel n° 767, 2006) et Une autre vie (2010). Six de ses premiers écrits sont réunis en un volume dans la collection "Thesaurus" (Actes Sud, 2010).

DU MÊME AUTEUR

HESS, roman, L'Herne, 1971.

LA CINQUIÈME HIVER DU MAGNÉTISEUR, roman, Flammarion, 1976 ; Babel n° 511.

LA NUIT DES TRIBADES, drame, L'Avant-Scène théâtre n° 633.

LE DÉPART DES MUSICIENS, roman, Flammarion, 1980 ; Babel n° 767.

LA CATHÉDRALE OLYMPIQUE, recueil d'articles, Pandora, 1980.

STRINDBERG, UNE VIE, roman, Flammarion, 1985.

L'EXTRADITION DES BALTES, roman, Actes Sud, 1985 ; Babel n° 449.

L'ANGE DÉCHU, roman, Actes Sud, 1986.

ÉCRITS SUR LE SPORT : LA CATHÉDRALE OLYMPIQUE, MEXIQUE 1986, recueil de reportages, Actes Sud, 1988.

LE SECOND, roman, Actes Sud, 1989.

L'HEURE DU LYNX, drame, Actes Sud, 1989.

RÉCITS DU TEMPS DES RÉVOLTES AJOURNÉES, recueil de récits, Critérium, 1992.

LA BIBLIOTHÈQUE DU CAPITAINE NEMO, roman, Actes Sud, 1992.

POUR PHÈDRE, drame, Presses universitaires de Caen, 1995.

HAMSUN, récit-scénario, Actes Sud, 1996.

MARIE STUART : TRENTE-NEUF TABLEAUX SUR L'AMOUR ET LA MORT, d'après la tragédie de Friedrich von Schiller, L'Élan, 1997.

LE MÉDECIN PERSONNEL DU ROI, roman, Actes Sud, 2000 ; Babel n° 553.
SELMA, théâtre, Actes Sud-Papiers, 2001.
BLANCHE ET MARIE, roman, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 806.
GRAND-PÈRE ET LES LOUPS, roman jeunesse, La Joie de lire, 2007.
ŒUVRES ROMANESQUES, t. I, Actes Sud, coll. "Thesaurus", 2010.
UNE AUTRE VIE, Actes Sud, 2010.

Illustration de couverture : © Megan Moore,
collection privée / Bridgeman Images

Titre original :
Liknelseboken. En kärleksroman
Éditeur original :
Norstedts, Stockholm
© Per Olov Enquist, 2013
Publié avec l'accord de Norstedts Agency

© ACTES SUD, 2014
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-03786-4

PER OLOV ENQUIST

Le Livre des paraboles

Un roman d'amour

traduit du suédois
par Anne Karila et Maja Thrane

ACTES SUD

I

LA PARABOLE DU BLOC-NOTES RETROUVÉ

D'après son Cahier de travail il ne l'a rencontrée que trois fois.

La première fois, un dimanche après-midi en juillet 1949, c'est là qu'il emploie la désignation énigmatique "la femme sur le plancher sans nœuds". La deuxième fois, le 22 août 1958 à Södertälje. La troisième fois, c'est en novembre 1977.

Apparemment, il avait promis de ne jamais en parler, à personne.

Mais tant d'années se sont écoulées, maintenant. Alors quelle importance.

Bien des années plus tard, il regrette de ne pas avoir tenu un meilleur discours à la Maison paroissiale, après l'enterrement de la Mère en 1992.

Un discours plus modéré, moins humoristique. Il avait *esquivé*, il aurait dû être plus direct, ne pas *dévier* au moment de la conclusion. Par la suite, déjà peu d'années après, il avait voulu écrire une version revue et corrigée, imprimée peut-être en seulement dix exemplaires destinés aux petits-enfants, un texte très serein, sans fièvre biblique.

Il n'était pas facile, toutefois, de raconter ou de rédiger pour les enfants. Il se demandait souvent ce qui

avait bien pu aller de travers. Il avait pourtant l'habitude d'écrire. Avait appris, enfant, puis continué.

Quand il écrivait il n'avait pas peur, mais c'était l'unique moment.

Voilà pourquoi il s'embrouillait. Comme s'il y avait ce tas de bouquins par terre devant lui et qu'il envoyait un coup de pied dedans, comme s'il n'était *pas coupable*! Comme s'il *se départageait*. Une part de lui-même était la part couchée par écrit, celle qu'il *nommait*. Une autre était le frère, mort au bout de deux minutes encore à l'état de fœtus, à peine arraché du ventre vorace de la Mère. C'était lui qui détenait la solution. Lorsqu'on avait photographié le petit corps déjà raide, celui-ci n'avait pourtant pas la gueule ouverte d'un poisson hors de l'eau, mais l'air plutôt doucet. Cela se serait-il transmis! Au frère arrivé deux ans plus tard! C'est-à-dire lui! Et manifesté jusqu'à un âge avancé! La douceur était contagieuse! Et c'était cette douceur qui l'avait empêché d'écrire un roman d'amour.

On n'en revient pas!

Il y avait tout lieu d'avoir peur à penser de cette manière, et c'était le cas de beaucoup.

Dans la révision du discours funéraire on pouvait aussi aller chercher les trous noirs. Ou bien ce qui se trouvait entre les mots prononcés, il était peut-être encore temps. S'introduire dans *la brèche de l'histoire*. Comme si cela était plus simple! Quand c'étaient justement les omissions qui faisaient le plus mal. Les trous et les brèches n'allaient pas de soi, ressemblaient surtout à des messages dont les lignes se superposaient, de telle sorte que les mots d'origine, à nouveau convoqués, étaient lentement recouverts, devenaient gris, puis noirs et finalement

complètement incompréhensibles. Les choses se recouvraient elles-mêmes. Ainsi en était-il de la simplicité. Une sorte de rédemption par soi-même.

*

Il monta au village en septembre.

Il voulait, pour être sûr, aller voir Granholmen et ses sapins millénaires, *au moins mille ans!*, lui affirmait sa mère dans les années quarante, assise sur la pierre, le regard fixé sur la surface de l'eau ; le mari était mort et il ne restait plus que le petit en qui chercher du réconfort. Encore qu'il fût maigre et plutôt élané.

Les sapins étaient énormes, l'îlot ne mesurait que soixante-dix mètres de diamètre, le père avait initialement construit la maison comme habitation d'été, à dix mètres de la Maison verte. Puis il était mort, *sans crier gare!*, le grand-père et les frères avaient tout démonté et tracté avec un cheval sur la glace, l'hiver, jusqu'à Granholmen où ils avaient tout remonté.

C'était à l'époque où l'on savait construire des maisons.

La famille était intervenue, parce que la mort du Père les avait secoués d'une façon presque incompréhensible. De grands espoirs avaient été placés en lui, l'Elof. Il était quelque peu singulier, cependant pas le moins du monde *à part*, et la famille avait voulu faire une sorte de cadeau à la veuve. Celle-ci était entrée dans la famille par alliance, n'en faisait donc pas partie au sens strict, mais le petit, dans un sens plus strict, oui. Le grand-père, PW, lui avait en outre construit une barque. Elle était lourde à manœuvrer, mais stable, afin que le Garçon ne coure aucun danger.

Il n'avait pas demandé un sou. Il voulait peut-être montrer qu'on se soutenait.

Cinquante ans plus tard – il avait alors commencé à *être publié* et dans ses textes en partie dépeint des scènes avec la Mère assise là sur l'îlot –, les gens du village avaient rebaptisé Granholmen Majaholmen*. Peut-être en souvenir de *ce lieu* où elle était assise les étés, seule avec le petit. Et puis il n'y avait aucune autre maison d'été sur l'îlot, alors le nom était approprié.

La barque du grand-père était encore là en 2007, si stupéfiant que cela fût. Mais elle avait été recouverte de plastique, et elle était désormais blanche. À travers la pellicule de plastique on pouvait voir les boulons qui s'appelaient peut-être des rivets ; non, ce n'était sûrement pas le mot juste. Grand-père PW était le forgeron du village, mais il construisait aussi des barques, il devrait mieux savoir, lui, si ça s'appelait des rivets. L'arrière avait été coupé pour laisser place à un moteur hors-bord. C'était un peu curieux, mais au fond, c'était sans conteste le bateau de PW. Du plastique à l'extérieur, le cœur construit en 1935.

Comme une parabole biblique, si l'on voulait considérer cela ainsi, ce que beaucoup faisaient.

Gunnar Hedman l'avait fait passer. Ils avaient accosté du côté nord, et il vit tout de suite que l'îlot était mal en point. Les sapins immenses sous lesquels il avait joué, enfant – c'est-à-dire bien avant qu'il ait lui-même vieilli et soit désormais entouré d'amis moribonds, ceux qui, murmurant avec méfiance, le soupçonnaient d'être monté au village uniquement pour déterrer *la vérité sur la première femme*,

* Granholmen signifie "l'îlot aux sapins", Majaholmen "l'îlot de Maja". (*Toutes les notes sont des traductrices.*)

et ensuite enterrer celle-ci définitivement!, les amis moribonds qui s'attroupaient donc maintenant autour de lui tel un petit bois de pins! —, leurs branches, jusqu'à l'extrémité desquelles il avait pu grimper pour guetter des vaisseaux de guerre ennemis.

Les sapins, à l'automne 2007, avaient tous été abattus.

Trois remises à outils avaient été ajoutées, ainsi que deux cabanons d'été qui semblaient sur le point de tomber en ruine. Un poulailler entouré d'une clôture rouillée témoignait d'une présence humaine. Cinq poules y trottaient de droite et de gauche. Leur cabanon d'été à eux avait l'air *semblable* à celui d'il y a soixante-dix ans, mais il était aujourd'hui dans un état de décomposition avancé et servait à entreposer détritrus ou bric-à-brac ; il essaya de regarder à l'intérieur par la fenêtre, mais *cela lui faisait seulement mal*.

L'îlot était violé. Le rocher au bord de l'eau, où la Mère avait coutume de s'asseoir, était cependant pareil à autrefois.

Il se maîtrisa et fit le tour de l'îlot, comme dans son enfance, il savait que tout ceci ne pouvait être ni revu, ni corrigé ; c'était comme c'était, et ça avait changé, tout était sali.

Pourquoi était-il revenu. Ceci n'était pas descendre dans la Rivière de la Flèche, ainsi qu'il l'avait lu, enfant, dans *Kim* de Kipling. Il lui fallait acquérir la sagesse ailleurs et par lui-même, s'il n'était pas déjà trop tard. Le grand rocher à cinq mètres de la rive nord de l'îlot était néanmoins resté parfaitement intact.

Elle avait été si belle, assise là sur la pierre.

Il s'enfuit, reniflant de façon agaçante : comme un chien qui tombe sur sa propre odeur, et prend peur.

Est-il nécessaire de dépeindre cela. Il n'a pas peur de la mort. Mais le chemin qui y mène l'effraie de plus en plus.

Délaissé : un mot qu'il essaya, qui était censé créer des entrées dans le projet, puisque le temps pressait maintenant, *pressait*, encore un mot, il ne savait pas combien d'années il lui restait. Il voyait la réponse dans les yeux moribonds des amis, on aurait dit qu'avant la mort, leurs yeux larmoyaient, et que ceux qui allaient mourir, peut-être *longtemps longtemps après lui*, l'observaient à présent avec des regards suppliants, comme s'ils imploraient quelque chose de lui. Faisaient penser au garçon Siklund qui était venu le voir en 1974, avant de devenir toqué et de canner. Il se souvenait des yeux de Siklund, qui démasquaient et étaient fous ; mais ensuite, Siklund avait été rédimé, et le chat était ressuscité, et ce Siklund, pétrissant sa mort en une parabole biblique, l'avait en quelques jours presque fait retourner à la foi évacuée par les études.

Le chat!

Il se reprit aussitôt. N'y avait-il donc pas un petit crime pour retenir le temps. Tiré de son enfance ! Il pourrait s'écrire à lui-même de petites lettres pleines de pensées ou plutôt pensives. Les feuillets laissés par le Père semblaient parler de la mort, de l'amour et peut-être de la vie éternelle. "*Cette vie éternelle n'est-elle donc pas aussi énigmatique que la vie présente.*" Sans doute une citation, recopiée. Il est peu vraisemblable que le Père se soit exprimé ainsi. Lui-même

n'avait pas de souvenirs. Il faudrait que le discours à la Maison paroissiale contienne des souvenirs. Pourrait commencer par quelque chose qu'il avait gardé secret, mais qui était anodin. Comme ce *drôle de petit crime* qui dut avoir lieu pendant la guerre, l'été 1940, en juillet, quand il avait mis le chat sur un radeau bricolé et l'avait laissé dériver vers une mort certainement atroce.

Ou bien la mort et la résurrection de son ami Håkan au lac de Bursjön!

Maîtrise-toi! chuchote-t-il encore et encore. Ne sois pas ridicule! Une chose à la fois! Il y avait les petits péchés, qu'il était bon d'avoir sous la main en cas de nervosité. Le chat, par exemple. On pouvait le garder en réserve. Puis il y avait ce qui n'avait pas été gardé en réserve, des propos sur la mort, et maintenant c'était urgent, tous les amis vacillaient et gémissaient sur la rive du fleuve. Et lui rappelaient qu'il n'était pas à la hauteur pour coucher ce roman d'amour par écrit.

Rassembler ses forces! Il se remémora la rencontre dans une bibliothèque à Södertälje. Une femme s'était levée pendant la discussion qui suivait, à propos d'un passage érotique du roman historique dont il venait de lire des extraits, et qui dissimulait si bien ses propres expériences qu'il ne fut pas démasqué ; les romans historiques étaient le meilleur recours quand il devenait nerveux et voulait dissimuler. La femme confessa sans cérémonie que, lors de sa lecture, elle avait tout à coup ressenti dans son corps, et dans le bas-ventre, *une chaleur telle* qu'elle n'en avait encore jamais ressenti de toute sa vie en lisant. Et voulait dire merci! Elle avait peut-être employé les mots *chaleur dans mon sexe*. Un murmure avait parcouru

la salle, parce qu'après son intervention, elle s'était rassise avec difficulté, ses os craquaient presque. Et ce qu'elle avait dit était très beau. Mais surtout : tout le monde voyait qu'elle était extrêmement âgée! Quatre-vingt-dix ans peut-être! Voire plus! Et elle avouait qu'elle éprouvait encore du désir!

Mais elle avait osé! – lui-même en avait soudain eu les larmes aux yeux, simplement parce qu'elle était si âgée – elle avait osé se lever devant tout le monde et parler du désir. Et il avait cru la reconnaître, encore que non pourtant.

Mais ce ne fut pas tout. Après, elle s'était approchée, avec difficulté puisqu'elle était un peu branlante, et alors il avait dit : Nous nous sommes peut-être déjà rencontrés? *À la ferme des Larsson?* Non! avait-elle coupé net, comme saisie d'une peur bleue, avant de faire volte-face et de traîner les pieds jusqu'à la sortie.

Mais inclure cela dans le discours à la Maison paroissiale? Impossible!

Était-ce donc cela, assembler les morceaux? Que des petits riens, et soudain, un coup de marteau! La porte grande ouverte! L'entrée!

Et quelqu'un avait crié : *C'était ça, la vie!*

Il avait *travaillé* (*sic!* sa propre définition! hypocrisie!) tard, le soir du 27 février 2011, puis, après un sommeil agité, il s'était réveillé vers les quatre heures du matin et avait décidé de mener le projet à son terme, certes, mais de ne jamais le porter *hors de lui*.

Quel soulagement! Uniquement pour les petits-enfants!

Immobiles parmi les arbres, les amis, ce troupeau moribond. Ils le surveillaient. Sept arbres qui

s'attroupaient devant sa fenêtre, tel un troupeau de vaches, semblables à eux-mêmes, comme le jour précédent, et l'année précédente. Il avait essayé de les dépeindre, afin de renouer avec son activité descriptive, mais les arbres restaient les mêmes, jour après jour. Il finit par pressentir qu'il en serait ainsi jusqu'à ce que les sept arbres fussent morts. *Vers les quatre heures*, nota-t-il dans le Carnet de travail, *les sept sapins sont encore en vie!* Le chien avait alors levé la tête et l'avait dévisagé d'un air triste ou impatient. Puis la tête du chien était retombée, apparemment dans un sommeil profond.

Ça rêvait de quoi, un chien? Et pourrait-on vraiment emmener les chiens au ciel lors de la seconde venue de Jésus-Christ?

Il s'était toujours demandé si les chiens avaient eux aussi droit à la vie éternelle, et s'il pourrait prendre ce chien avec lui au-delà de la frontière. Il s'imaginait la mort comme une existence avec le chien tout près de lui, même quand ils seraient arrivés sur l'autre rive du fleuve.

Ce serait l'ultime projet.

Il pensait beaucoup à la mort, mais se disait pour se consoler que cela tenait au fait que tous ses amis semblaient être sur le point de mourir. Ou avaient déjà conclu leur vie, mais laissaient étourdiment leurs corps traîner sur la rive du fleuve, comme si tout n'était pas encore terminé, résumé, assemblé.

Le projet qu'il était maintenant obligé de mener à terme était une *version revue* du discours pour la Mère qu'avait canné, et qui, dans cette version corrigée et actualisée (j'arrive! attendez-moi! j'amène mon chien!), décrirait les rouages de cette hésitation à faire le pas, toutefois sans la clarté joviale et

déterminée du discours d'origine. N'avait-il pas droit au manque de clarté? Cela donnerait peut-être la *Huitième Symphonie* de Sibelius! que ce vieux Finlandais! le pochard! qu'il admirait tant! n'avait jamais achevée!

Non pas la *Huitième Symphonie* de Sibelius, cette fois-ci, mais uniquement la sienne, inaudible et invisible pour les autres.

Ce qui le gênait avec la mort retenue des amis semblait être que certains d'entre eux avaient d'abord *délibérément capitulé devant la mort*, mais ensuite hésité, suspendu leur pas, par exemple après une grave hémorragie cérébrale : à croire que dans leur cas, cette mort résolue et courageuse aurait été quelque peu précipitée.

Souvent, les amis étaient difficiles à déchiffrer. Il y avait quelque chose de vaguement brillant ou luisant dans leurs yeux lorsque, quand il leur rendait visite les mardis et les vendredis, il y lisait leurs supplications bredouillantes. Leurs yeux brillaient et suppliaient : Résume! Ces derniers mois ils étaient au nombre de sept, à présent un troupeau, bientôt sans doute trois de plus, une sorte de petit bois dans l'attente d'être abattu, enfin bon. Il était resté souriant et optimiste pour dissimuler son impuissance, et sa terreur lors de leurs adieux temporaires.

Mais comme ils l'avaient regardé! Comme s'ils avaient voulu lui demander quelque chose. Sur la mort probablement. Ou la vie très bientôt épuisée. Comme s'il était un expert, ou du moins un conseiller. Quelle audace!

Ils avaient bien suivi ses conseils autrefois. Alors pourquoi pas maintenant? Mais il ne pouvait quand même pas leur conseiller de faire le dernier pas! Il

ne pouvait pas leur dire : *Faites-le! Faites-le!* Sinon je le fais moi-même!

Ce serait vraiment inhumain, peut-être même pas judicieux.

La veille au soir, il avait retravaillé son étude sur l'histoire des amours du roi danois Christian IV avec Kirsten.

Elle le captivait. L'extraordinaire histoire de l'amour de Christian pour une femme qui disait le haïr, et pour cette raison! – c'était ce *pour cette raison* qu'il était trop naïf pour comprendre! – le poussa, fer rouge à la main, à l'instar de Lisbeth!, vers l'anéantissement.

Et pourtant il fallait bien, fût-ce avec des gestes mesurés et des sourires sereins, avec des sagesses parfaitement inutilisables, il fallait qu'il fasse quelque chose.

Il savait que le texte, qu'il appelait *la partition* (comme la *Huitième Symphonie!*), devait contenir derrière une façade apparemment correcte *un conseil aux amis moribonds*, une sorte de réplique à la demande naïve et presque agressive de leurs yeux luisants et déconcertés. Il savait qu'en couchant par écrit la vie terrible du roi danois, il pourrait répondre à leur interrogation, tout simplement *sur la manière dont tout cela était lié*.

Pour que rien ne soit laissé en suspens.

L'amour, lui disaient-ils de leurs voix frêles à peine audibles, ne s'explique pas. Mais ne veux-tu pas essayer? Parmi eux, il y en avait une qu'il avait aimée. Peut-être cherchait-elle à présent, malgré son sourire déformé parfois mouillé de salive, une réponse. Assise devant lui, tassée, mais encore si belle, et les questions impuissantes restaient suspendues dans l'air entre eux.

Tu veux bien essayer! Tu veux bien essayer! À quoi bon, sinon, tout ce que nous avons tenté autrefois! As-tu oublié?

Si fatigant. Et chaque fois, il acquiesçait. Mais il n'avait nullement oublié.

Pourquoi écrivait-il, sinon? quel sens cela avait-il? Avec un désespoir croissant, il sentait nettement que les mardis et les vendredis à venir, après la visite aux amis vers les trois heures – cette heure durant laquelle il s'efforçait de rester auprès d'eux à subir leur babil découragé –, il n'oserait pas non plus entamer sa version corrigée, celle qui apporterait de la clarté.

Il avait écrit la première phrase du roman historique qui devait justement apporter de la clarté sur le lien entre la mort et le désir. Elle disait : *Un peu plus tard, vers les trois heures de l'après-midi, on emmena l'espion suédois démasqué sur le pont et on le prépara pour la pendaison.* Au-dessous, il avait noté au crayon : *Les romans historiques empêchent souvent maintes occasions d'amour véritable.* Puis le vide sur la feuille.

Cela s'arrêtait là. On en reste interdit!

*

Soudain, tout s'écroula : en février 2011, le bloc-notes brûlé lui fut envoyé.

Il ne comprit pas tout de suite qu'il s'agissait d'une carte blanche. C'était bien le bloc-notes à propos duquel il avait lui-même un jour écrit.

Le bloc-notes où son père, mort depuis soixante-seize ans, avait rédigé ses chants d'amour pour la Mère. À sa mort, elle avait brûlé le bloc-notes. Le fait était établi. Établi par la Mère. Par là même inébranlable. Elle n'avait pas voulu que son mari compose

des vers, puisque c'était un péché, les vers d'amour salissaient, comme le sirop, même la mémoire du Père rappelé à Dieu, n'est-ce pas ?

Ou bien était-elle simplement effrayée par *la souillure de la vie* ?

Finalement, l'amour aussi faisait partie de cette souillure. On était peut-être saisi par le froid, et si l'on observait la pellicule de glace qui recouvrait le visage, il apparaissait avec une clarté menaçante que *c'était ça l'amour*. Comme le refroidissement, cela devait être compté parmi les péchés, et puisque cela faisait si mal c'était un péché, un péché mortel, ce n'était pas tout à fait clair mais elle donnait une explication *dans ce sens-là*, et en tout cas, c'était inébranlable. Ainsi fut-il établi qu'elle avait brûlé le bloc-notes avec les poèmes du Père, et avec eux la seule trace qu'il lui restait, pour remonter dans l'histoire de la poésie, qui était aussi sa propre histoire, et celle de ce qu'il était devenu, et recelait sûrement la raison pour laquelle il avait failli canner, là-bas en Islande.

La seule chose certaine était que *cela avait brûlé*.

Le bloc-notes, mis au feu donc, était le seul document qui attestait que ce forestier nommé Elof avait également été artiste, ou à part de quelque autre façon, et possédait peut-être quelque chose d'indescriptible dont la seule évocation pouvait déclencher la fièvre biblique. Et qu'ici, inébranlablement, résidait la raison pour laquelle l'enfant, c'est-à-dire lui, avait essayé de se soûler à mort, obligeant ainsi le Sauveur en personne à intervenir, quoique le soûlot l'ait nié!, et voilà, la preuve avait brûlé, et le fait était clarifié.

Pourquoi employait-il sans cesse le mot *clarifié*. Et *inébranlable*.